

LA VOLEUSE

1902 – *New York*

La Voleuse tourna le dos à la ville... et à son passé. À tout ce qu'elle avait été et à tous les mensonges auxquels elle avait cru. Ciselée par la peine, métamorphosée par le poids des souvenirs, elle était à présent dure et froide, tel un diamant. La Voleuse avait choisi de transformer sa douleur en arme et se tenait désormais prête à affronter ce qui l'attendait de l'autre côté de l'immense pont.

Devant elle, la route noire s'étendait vers l'horizon. La nuit commençait déjà à voiler le ciel, assombrissant peu à peu les branches nues des arbres et les bâtiments d'une contrée qu'elle n'aurait jamais cru visiter un jour. Il n'y avait pourtant pas long à marcher pour l'atteindre, mais entre elle et cet autre rivage se dressaient la Barrière et son pouvoir dévastateur.

À côté d'elle se tenait le Magicien. Autrefois son ennemi, à présent son allié, mais toujours son égal. Elle avait tant risqué pour revenir jusqu'à lui. Il frissonna, mais la Voleuse ignorait si c'était à cause de la brise fraîche du soir ou de la tâche impossible qu'ils avaient à accomplir.

Il prit la parole, sa voix réduite à un murmure étouffé par le vent :

— Hier à peine, j'avais prévu de mourir. Je pensais que j'étais prêt, mais...

Il la regarda et laissa ses yeux d'un gris orage achever sa phrase pour lui.

— Ça va fonctionner, affirma-t-elle, non parce qu'elle y croyait, mais parce qu'ils n'avaient pas le choix.

Elle ne pouvait peut-être pas changer le passé, elle ne pouvait peut-être pas sauver les innocents ou corriger ses erreurs, mais elle pouvait encore changer l'avenir, et elle comptait bien y parvenir.

Ils sentirent des vibrations sous leurs pieds : derrière eux, un tramway approchait lentement. Il ne fallait pas qu'on les voie.

— Donne-moi la main, ordonna la Voleuse.

Le Magicien la dévisagea, surpris, mais elle avait l'air sûre d'elle. S'il entrait en contact avec sa peau, il pourrait lire dans ses pensées, déceler chacune de ses peurs et chacun de ses espoirs. Pire, il pourrait la faire changer d'avis et la détourner de son but. Cependant, elle devait prendre ce risque.

La Voleuse eut à peine le temps de remarquer à quel point la peau du Magicien était froide qu'un éclair grésilla entre leurs deux paumes. Elle avait déjà senti la chaleur de son affinité, mais cette fois, c'était différent. Une vague d'énergie inconnue lui lécha la peau, à tâtons, et elle eut l'impression qu'on cherchait à contourner ses défenses pour pénétrer en elle.

Le Livre...

Quand elle était revenue du futur, là où il l'avait expédiée, persuadé qu'elle serait enfin en sécurité, il avait essayé de lui expliquer, de la prévenir :

« Ce pouvoir..., avait-il dit. Il est en moi, à présent. »

Elle n'avait pas compris... jusqu'à cet instant.

L'affinité si chaleureuse du Magicien était désormais submergée par une magie plus puissante, un pouvoir auparavant prisonnier des pages de l'Ars Arcana. Pour ce livre, à présent dissimulé dans les jupes de la Voleuse, des gens qu'elle aimait avaient combattu, parfois jusqu'à la mort. À présent, la vague d'énergie remontait doucement vers son poignet, l'enveloppant avec la même fermeté que le bracelet argenté qu'elle portait à l'avant-bras.

Au tréfonds de son esprit, la Voleuse crut entendre des murmures.

— Arrête ! intima-t-elle, les mâchoires serrées.

— J'essaie, répliqua le Magicien d'une voix tendue.

Elle le regarda : il avait le visage crispé, mais ses yeux brillaient de mille couleurs qu'elle n'aurait su nommer. Il prit une inspiration laborieuse et, un instant plus tard, les couleurs dans ses iris disparurent, remplacées par la nuance ciel d'orage que la Voleuse connaissait bien. La vague de chaleur enroulée autour du bras de la jeune fille s'évanouit et les voix lointaines se turent dans sa tête.

Main dans la main, ils commencèrent à s'éloigner de la seule ville qu'ils aient jamais connue. Leur seul foyer.

Ils dépassèrent les premières arches de brique et d'acier. Chaque pas les rapprochait d'une mort probable. Si près de la Barrière, l'énergie froide que cette dernière dégageait prévenait quiconque était doté d'une affinité pour l'ancienne magie de ne pas s'aventurer plus loin. La Voleuse sentit les tentacules glacés de ce pouvoir corrompu prêts à s'insinuer en elle, à lui arracher sa nature profonde.

Cette mise en garde ne l'arrêta pas.

Il s'était passé tant de choses. Sa naïveté avait coûté la vie à trop de gens. Pour s'éviter l'inconfort du doute, elle avait accepté les histoires qu'on lui avait racontées sans jamais les remettre en question. Cette erreur, elle ne la ferait plus jamais. La vérité avaient brûlé les mensonges qu'elle avait autrefois tolérés sur son monde – et surtout sur elle-même.

Ce feu ardent avait cautérisé la douleur des regrets et laissé derrière lui une fille désormais faite de cendres et de cicatrices. La Voleuse gardait dans la bouche un goût qui lui rappelait celui de la vengeance et renforçait sa détermination. C'était grâce à lui qu'elle continuait d'avancer. Car, après ce qui s'était passé et ce qu'elle avait découvert, elle n'avait plus rien à perdre.

Pourtant, d'un autre côté, elle avait tout à perdre.

Écartant ces sombres pensées, la Voleuse prit une profonde inspiration et trouva les espaces entre les secondes qui s'écoulaient autour d'elle. Autrefois, elle ne considérait pas son affinité pour manipuler le temps comme une magie spéciale. Elle avait tort. À présent, elle savait que le temps était la quintessence de l'existence, l'éther, la substance qui unissait les éléments du monde entier. À présent, elle se rendait compte qu'elle était capable de sentir chaque chose : l'air, la lumière, la matière. Ce qui tirait sur la toile du temps.

Comment avait-elle pu l'ignorer ? Cela crevait les yeux.

Derrière eux, la cloche du tramway retentit et, cette fois, elle n'hésita pas à se servir de son affinité pour s'emparer des secondes

et les ralentir presque jusqu'à l'immobilité. Tandis que le monde se pétrifiait, le grondement du tramway s'effaça dans le silence, et la Voleuse eut soudain le souffle coupé.

— Esta ? demanda le Magicien d'une voix où transparaisait la peur. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne vois pas ? répondit-elle, émerveillée.

Devant elle, la Barrière scintillait dans le soleil couchant : des rubans d'énergie fluctuante partaient de tous côtés. Elle était visible... presque solide. La Voleuse y trouva chaque couleur qu'elle pouvait imaginer et d'autres qu'elle n'aurait pu nommer, comme celles qui avaient miroité dans les yeux du Magicien. Aussi belles que redoutables, elle le sentait.

— Viens, lança-t-elle en l'entraînant vers le danger.

Elle avait trouvé un espace entre les rubans d'énergie, un chemin qu'ils pouvaient emprunter sans risque. Ils s'avancèrent, et la Voleuse sentit la main du Magicien, froide et moite de peur, serrer la sienne un peu plus fort.

Ils se tenaient au milieu de ces teintes chatoyantes quand elle remarqua pour la première fois les ombres. Celles-ci étaient apparues en périphérie de son champ de vision, comme des points noirs résiduels après un éblouissement. Mais, peu à peu, ces ténèbres se déployèrent telle une goutte d'encre dans un verre d'eau.

Si, au début, les intervalles entre les secondes avaient été faciles à trouver et à maintenir, ils commencèrent soudain à lui échapper, comme attaqués par la même pénombre qui grignotait sa perception.

— Cours, dit-elle lorsqu'elle sentit qu'elle lâchait prise.

— Quoi ? fit le Magicien en se tournant vers elle, son image elle aussi obscurcie par cette noirceur dévorante.

La Voleuse trébucha, les jambes en coton. L'énergie froide de la Barrière parcourait sa peau telle une lame. Le monde autour d'elle devenait de plus en plus noir et menaçait de disparaître dans le néant.

— Cours !

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME BLANCHE

1902 – *New York*

La femme blanche allait mourir, et Celia Johnson ne pouvait rien y faire. Le nez froncé, elle s'approcha des immondes guenilles entassées dans un coin de la cave. L'air empestait la sueur, l'urine et quelque chose qui ressemblait à de la pourriture. C'était cette dernière odeur, presque entêtante, qui avait fait comprendre à Celia que la femme ne passerait pas la semaine – peut-être même pas la nuit. On aurait dit que la Mort elle-même était déjà dans la pièce, attendant patiemment son heure.

Celia aurait bien voulu que la Mort se presse un peu. Son frère Abel devait rentrer le lendemain soir et, s'il trouvait la femme chez eux, elle risquait d'avoir de sacrés ennuis.

Quelle idiote elle faisait ! Elle ne comprenait pas ce qui lui avait pris d'accepter de rendre ce service que Harte était venu lui demander l'avant-veille. Celia appréciait le magicien (l'un des rares au théâtre à la regarder dans les yeux quand il lui adressait la parole), et c'était vrai qu'elle lui devait bien ça après avoir créé dans son dos cette fameuse robe étoilée pour Esta. Cependant, elle ne lui était pas redevable au point de devoir supporter des jours durant l'agonie de sa mère opiomane.

Mais Harte obtenait toujours ce qu'il voulait. Il lui faisait penser aux sequins que Celia collait sur les costumes des acteurs : le public voyait des pierres précieuses scintillantes là où il n'y avait que de la verroterie. Oh, les vêtements étaient confectionnés avec soin, les coutures étaient régulières et les points de qualité, mais le reste n'était que poudre aux yeux.

Harte était un peu comme ça. Et la plupart des gens se laissaient duper par les apparences.

Celia s'en voulut soudain : ce n'était pas très charitable de penser du mal des morts. Un peu plus tôt dans la journée, on lui avait appris ce qui s'était passé sur le pont de Brooklyn. Darrigan avait

voulu tenter une illusion périlleuse et s'était jeté dans l'East River. Ce qui signifiait que, contrairement à ce qu'il avait promis, il ne viendrait pas récupérer sa mère.

Darrigan avait beau être le maître du leurre, il n'empêchait que, à l'instar des créations de Celia, il dissimulait sous une façade trop brillante quelque chose d'authentique, de fiable. Celia l'avait longtemps soupçonné, et elle en avait eu la preuve quand il était apparu devant sa porte, tenant dans ses bras la pauvre créature avec une délicatesse infinie. Le moins qu'elle puisse faire désormais était probablement d'honorer les dernières volontés du magicien et d'accompagner sa mère jusqu'à l'autre monde.

À son arrivée, la femme était plongée dans un sommeil d'opium si profond que rien n'avait pu l'en tirer. Mais très vite, les effets de la drogue s'étaient dissipés et les gémissements avaient commencé. La bouteille de Noirvin que Harte lui avait laissée n'avait pas tenu plus de quelques heures et, pour la femme, la deuxième journée n'avait été que souffrance. Au moins, à présent, elle semblait apaisée.

Avec un soupir, Celia s'agenouilla à côté d'elle en prenant soin de ne pas salir ses jupes sur le sol crasseux. La vieille femme ne dormait pas, comme Celia l'avait cru. De ses yeux vitreux, elle regardait fixement le plafond noir, tandis que sa poitrine se soulevait et s'abaissait par intermittence. On entendait comme un bruissement humide à chacune de ses faibles respirations, ce qui confirma les soupçons de Celia : la mère de Harte serait morte avant le lever du soleil.

Elle aurait peut-être dû en être plus alarmée, mais elle avait promis à Harte qu'elle prendrait soin de sa mère, pas qu'elle la sauverait. Celia était couturière et non faiseuse de miracles, et la mère de Harte (Molly O'Doherty, l'avait-il appelée) était condamnée. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Cependant, en dépit du dégoût qu'elle lui inspirait à présent, cette femme méritait un peu de réconfort dans ses derniers instants. Celia prit le bol d'eau tiède qu'elle était allée chercher et lui

essuya consciencieusement le front et l'écume qui avait séché au coin de ses lèvres. La malheureuse ne réagit pas.

Celia finissait cette toilette rapide quand elle entendit des pas sur le plancher au-dessus de sa tête.

— Celia ?

Abel ! Son frère aîné travaillait comme porteur dans les wagons-lits de la compagnie New York Central, et n'était censé revenir de Chicago que le lendemain.

— C'est toi, Abel ? appela Celia.

Elle se redressa en lissant ses cheveux sur son crâne du plat de la main. À tous les coups, avec l'humidité de la cave, ils avaient commencé à friser.

— Tu ne devais pas reprendre le train que demain ?

— J'ai échangé mon trajet de retour avec un collègue pour rentrer plus tôt. Qu'est-ce que tu fabriques en bas ?

Elle l'entendit poser le pied sur une marche et attrapa rapidement un bocal de pêches avant de se diriger vers l'escalier.

— J'arrive, j'étais descendue chercher des fruits pour le dîner.

Abel était encore vêtu de son uniforme. Il avait de gros cernes sous les yeux (probablement dus à l'aller-retour sans pause jusqu'à Chicago), mais il avait le sourire. Le même que celui de leur père.

Abel Johnson père était un grand homme plutôt maigre, dont la carrure trahissait sa vie passée à travailler de ses mains. Il avait été assassiné au cours de l'été 1900, quand la ville avait été secouée par des émeutes après l'arrestation d'Arthur Harris, un Noir accusé d'avoir poignardé au cours d'une bagarre un homme blanc, qui s'était révélé être un policier en civil. Si le père de Celia n'avait rien à voir avec cette histoire, cela ne l'avait pas empêché d'être pris pour cible par la haine et la fureur qui s'étaient propagées dans New York tel un feu de forêt durant ce funeste mois d'août.

Parfois, Celia avait du mal à se rappeler le son de sa voix ou de son rire, comme s'il s'effaçait déjà de sa mémoire. Heureusement, Abel arborait le sourire paternel presque tous les jours.

Leur ressemblance était frappante. Même taille et même corpulence, même front large et même menton carré, mêmes rides d'inquiétude et d'épuisement gravées trop tôt sur le visage, résultat de longues heures de dur labeur. Mais Abel Johnson fils n'était pas non plus le portrait craché de son homonyme : ses yeux noisette parsemés d'éclats dorés et sa peau plus claire, c'était à leur mère qu'il les devait. Celia, elle, avait la peau bien plus sombre, un héritage de celle, brun foncé, de leur père.

— Le dîner ? répéta Abel depuis le haut des marches, l'air réjoui. Qu'est-ce que tu me mitonnes de bon ?

Et zut. Trop occupée à veiller sur la moribonde pour aller au marché, Celia n'avait rien d'autre que son bocal de pêches.

— Étant donné que tu n'étais pas censé être là avant demain soir, je n'ai rien préparé du tout. Tu vas devoir te contenter de ce que j'avais prévu pour moi : du porridge et des pêches.

Abel parut si accablé que Celia dut se retenir de rire. Elle souleva ses jupes d'une main et gravit les marches.

— Oh, ça va, ne prends pas cet air...

Sa phrase fut interrompue par un faible gémissement provenant des ténèbres de la cave. Abel tendit l'oreille.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Quoi donc ? demanda Celia en maudissant intérieurement la mère de Harte – et elle-même avec. Je n'ai rien entendu.

Elle monta encore une marche, mais la vieille chouette laissa échapper un nouveau geignement et Abel fronça les sourcils. Celia persista :

— Ah, ça ? Je ne sais pas... Sûrement un rat.

— Les rats ne font pas ce genre de bruits, répliqua son frère en commençant à descendre.

— Abel, ce n'est pas la peine, tenta-t-elle encore, mais il passa devant elle et lui prit la lampe des mains.

Les yeux fermés, Celia attendit le coup de tonnerre inéluctable. Quand celui-ci vint, elle s'accorda une petite seconde avant de rejoindre son frère.

— Celia ! s'écria Abel. Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

Il était agenouillé à côté de la femme dans le coin de la pièce, le nez enfoui dans sa chemise. Il faut dire que l'odeur était insoutenable.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle d'un ton où pointait l'agacement.

C'était peut-être idiot de sa part d'avoir accepté d'aider le magicien, mais c'était son choix. Abel était persuadé qu'il était de son devoir de reprendre le rôle de leur père, mais Celia n'était plus une gamine. Elle n'avait pas besoin de l'autorisation de son grand frère pour chaque détail de sa vie, d'autant plus qu'Abel était absent cinq jours sur sept.

— « Ne t'inquiète pas » ? répéta Abel, incrédule. Il y a une femme blanche inconsciente dans ma cave, et tu voudrais que je ne m'inquiète pas ? Dans quoi t'es-tu encore fourrée ?

— C'est *notre* cave, Abel, répliqua-t-elle — l'immeuble leur avait été légué à tous les deux. Et je ne me suis pas fourrée dans quoi que ce soit. J'ai encore le droit d'aider mes amis.

— C'est elle, ton amie ? demanda-t-il, dubitatif.

— Non, mais j'ai promis de prendre soin d'elle jusqu'à sa...

Elle se sentit soudain mal à l'aise, comme s'il était inconvenant de prononcer le nom de la Mort en présence de cette dernière.

— Il ne lui reste plus longtemps.

— Ça ne va rien arranger, Celia. Tu te rends compte de ce qui peut nous arriver si on découvre qu'elle était ici ? Comment on expliquera qu'une femme blanche soit venue mourir dans notre cave ? On risque de perdre cet endroit. De perdre tout ce qu'on a.

— Personne ne sait qu'elle est là, persista Celia, mais elle commençait à paniquer.

Pourquoi avait-elle accepté ? Elle aurait bien aimé revenir en arrière et se flanquer une bonne gifle pour avoir ne serait-ce qu'écouté la requête de Harte.

— Toi et moi, on est les seuls à avoir la clé de la cave. Les locataires ne sont au courant de rien, et ils n'ont aucune raison d'avoir des soupçons. Cette femme va rendre l'âme avant l'aube et, ensuite, tu

n'auras plus aucun souci à te faire. Et puis, tu n'étais même pas censé être rentré ! conclut-elle comme si cela changeait quoi que ce soit.

— Tu veux dire que tu comptais me le cacher ?

— C'est chez moi aussi ! protesta Celia, irritée. Et je ne suis pas complètement stupide : j'ai été indemnisée.

Elle lui parla alors de la bague qu'elle avait cousue dans la doublure de ses jupes — elle était sertie d'une énorme pierre transparente qui devait valoir une fortune. Abel secoua la tête.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire avec ? Entrer chez un bijoutier de luxe de l'East Side et lui demander combien tu peux en tirer ?

Celia comprit qu'il avait raison. Pourquoi n'avait-elle pas pensé à ça avant ? Jamais elle ne pourrait vendre la bague sans éveiller les soupçons. En attendant, elle n'avait aucune intention d'admettre son tort devant son frère.

— C'était une garantie, voilà.

— La seule garantie qui compte, c'est d'avoir un toit au-dessus de nos têtes, répondit Abel.

Il leva les yeux vers le plafond comme s'il pouvait voir, à travers le rez-de-chaussée qu'ils habitaient, le premier étage occupé par la famille Brown et le grenier, où ils avaient installé une rangée de lits de camp qu'ils louaient en hiver à des malheureux qui n'avaient nulle part où dormir.

Leur domicile avait été payé comptant avec le fruit du travail de leur père. Il garantissait que personne ne pourrait leur refuser un logement ou augmenter leur loyer à cause de la couleur de leur peau. Mieux encore, il prouvait chaque jour que leur mère avait pris la bonne décision en épousant leur père, en dépit des récriminations de sa propre famille.

La femme gémit à nouveau, sa respiration si rauque qu'on aurait cru que la Mort elle-même la lui arrachait des poumons. Prise de pitié, Celia s'agenouilla au chevet de la miséreuse.

— Celia, tu m'écoutes ?

La femme semblait avoir encore pâli. Elle avait le regard terne, absent. D'un geste hésitant, Celia saisit sa main, glacée. Elle baissa

les yeux : le bout des doigts de la vieille femme avait commencé à bleuir.

— Elle est mourante, Abel. Elle n'en a plus pour longtemps. Et même si c'était une erreur de la recueillir, je ne me vois pas abandonner une femme à l'agonie, quelle qu'elle soit.

Son grand frère était visiblement agacé mais, un instant plus tard, il ferma les yeux et ses épaules s'affaissèrent.

— Tu as raison, petit lapin, murmura-t-il, reprenant le surnom qu'avait Celia enfant. Moi non plus.

Il rouvrit les yeux, radouci.

— Tu penses qu'il lui reste combien de temps ?

Celia étudia la pauvre femme. Elle n'en était pas certaine. Leur mère était morte de la tuberculose cinq années plus tôt, alors que Celia avait à peine douze ans, mais son père lui avait refusé l'accès à la chambre de la malade jusqu'au dernier moment afin de la protéger – son but premier, en toutes circonstances.

— Tu entends le bruit qu'elle fait en respirant ? C'est la Mort... Il doit lui rester quelques heures, peut-être quelques minutes. Je ne sais pas. Plus très longtemps, à mon avis.

Car si elle se souvenait d'une chose, c'était de l'affreux râle qui était sorti de la gorge de sa mère, exactement le même que celui qu'elle entendait à présent. Un râle aux antipodes de sa voix, toujours gaie et enjouée.

— Elle sera morte avant demain matin.

Alors, ensemble, ils veillèrent, guettant le moment où la poitrine de la pauvre femme cesserait de se soulever.

— Qu'est-ce qu'on fera après ? demanda Abel après un long moment. On ne peut pas se permettre d'appeler un médecin.

— Quand ce sera fini, on attendra le milieu de la nuit et on l'emmènera discrètement à l'église St John, sur Christopher Street. Là-bas, ils se chargeront du reste.

Elle ne savait pas d'où lui était venue cette idée, pourtant elle était étrangement convaincue que c'était la bonne. Abel n'avait pas l'air d'accord. Celia voyait bien qu'il cherchait une meilleure

solution quand, soudain, ils entendirent frapper violemment à la porte d'entrée, au-dessus d'eux.

Dans la lumière blafarde de leur lampe, Celia croisa le regard de son frère. Il était vingt-deux heures passées. Personne ne venait jamais si tard.

— On a de la visite, annonça Abel comme si sa sœur n'avait pas pu le deviner toute seule — mais elle perçut l'inquiétude dans sa voix.

— Peut-être quelqu'un qui a besoin d'un lit pour la nuit ?

— Il ne fait pas assez froid pour cela, objecta-t-il d'un air absent, les yeux rivés sur le plafond.

On frappa à nouveau, plus fort et plus rapidement que la première fois.

— N'ouvre pas, lui dit Celia. Qui que ce soit, il finira bien par abandonner.

Abel secoua la tête, tendu.

— Toi, reste là. Je vais aller voir ce que c'est.

— Abel...

Il ne l'écoutait jamais, songea-t-elle tandis qu'il disparaissait dans l'escalier. Au moins, il lui avait laissé la lampe.

Celia attendit. Au rez-de-chaussée, elle entendit les pas de son frère qui traversait leur appartement. Peu après, la porte s'ouvrit et des voix graves s'élevèrent — des voix d'hommes.

Qui se transformèrent soudain en cris.

Le chahut d'une altercation la fit se redresser mais, avant qu'elle ait pu faire un pas, un coup de feu fissa la nuit. Le bruit sourd d'un corps qui s'effondrait au sol vida l'air de ses poumons.

« Non ! »

D'autres pas résonnaient désormais au-dessus d'elle, des bruits de bottes. Il y avait des inconnus dans leur maison. Dans sa maison.

« Abel... »

Elle voulut se diriger vers l'escalier pour voler au secours de son frère, mais quelque chose s'amorça brusquement en elle, un étrange instinct primaire, incontrôlable. C'était comme si ses pieds avaient pris racine.

Elle devait aider son frère... et elle était incapable de bouger.

Ces derniers jours, les journaux regorgeaient d'histoires de patrouilles passant la ville au peigne fin, pillant les maisons avant d'y mettre le feu. Pour l'heure, les incendies restaient cantonnés aux quartiers des immigrants proches de la Bowery ; le quartier à l'ouest de Greenwich Village, celui où se dressait l'immeuble acheté par leur père, était encore épargné. Néanmoins, Celia savait que le vent pouvait rapidement tourner et que la paix de la semaine passée ne garantissait rien pour la semaine à venir.

Il y avait des inconnus dans sa maison.

Elle entendait leur voix, elle sentait leurs pas lourds vibrer jusque dans son corps tandis qu'ils investissaient le rez-de-chaussée. Des cambrioleurs ? Est-ce qu'ils étaient à la recherche de quelque chose en particulier ?

« Abel. »

Celia se fichait de leurs raisons, elle ne voulait qu'une chose : monter l'escalier pour s'assurer qu'Abel était sauf. Hélas, sa volonté ne semblait plus sienne.

Sans savoir vraiment ce qu'elle faisait, ni pourquoi elle le faisait, elle tourna le dos aux marches qui menaient à la maison qu'avaient achetée ses parents dix années plus tôt et se dirigea vers la femme blanche, à présent inerte. Du bout des doigts, Celia ferma les yeux de la morte, murmura une courte prière pour leurs âmes à toutes les deux, puis escalada la rampe à charbon jusqu'au soupirail qui donnait sur la rue.

Elle poussa la trappe pour l'ouvrir et se retrouva dans l'air frais de la nuit. Ses pieds se mirent en mouvement sans lui laisser le temps d'hésiter ou de penser à son frère. Celia se rendit compte qu'elle était incapable de s'arrêter de courir. Elle avait déjà disparu au coin de la rue quand les flammes commencèrent à lécher les vitres de la seule maison qu'elle eût jamais connue.